



Consortium News

Independent Investigative Journalism and Political Review - Since 1995

consortiumnews.com

CN LIVE

Robert Parry 1949-2018

Volume 31, numéro 55 — Mardi 24 février 2026

AFRIQUE , EMPIRE AMÉRICAIN , ANTICOLONIALISME , BRICS , GRANDE-BRETAGNE , EMPIRE BRITANNIQUE , CANADA , COLONIALISME , COMMENTAIRE , ÉGYPTE , POLITIQUE ÉTRANGÈRE , GROENLAND , HISTOIRE , PEUPLES AUTOCHTONES , IRAN , IRAK , MEXIQUE , MOYEN-ORIENT , MILITARISME , PANAMA , RUSSIE , UNION SOVIÉTIQUE , ESPAGNE , VENEZUELA

Le moment Cecil Rhodes de Marco Rubio

23 février 2026



ACTIONS

Le secrétaire d'État américain ravive le langage et les intentions du colonialisme du XIXe siècle pour contrer ce qu'il considère comme « les forces d'effacement civilisationnel qui menacent aujourd'hui l'Amérique et l'Europe », écrit Joe Lauria.

Translate »



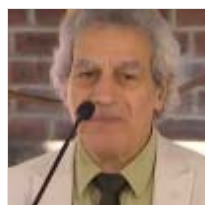
Le Colosse de Rhodes – Marchant du Cap au Caire : Caricature de Cecil John Rhodes, après l'annonce de son projet de ligne télégraphique et de chemin de fer reliant Le Cap au Caire. Publiée dans *Punch, ou le London Charivari*, le 10 décembre 1892. (Collections numériques de la bibliothèque de l'université Cornell, provenant de Persuasive Maps/Wikimedia

Commons)

Translate »

Par **Joe Lauria,**

collaborateur spécial de Consortium News



Cécile Rhodes fut peut-être l'impérialiste le plus décomplexé de l'ère moderne. Dans sa « Confession de foi » de 1877, il écrivait :

« Je soutiens que nous sommes la race la plus noble au monde et que plus nous conquérons de territoires, mieux c'est pour l'humanité. Imaginez un peu le changement que connaîtraient les régions actuellement habitées par les plus abjects spécimens de l'humanité si elles étaient placées sous influence anglo-saxonne ; considérez aussi les emplois supplémentaires qu'un nouveau pays ajouté à nos possessions pourrait générer. »

En réalité, nous limitons le potentiel de nos enfants et, faute de pays où les accueillir, nous mettons peut-être au monde la moitié des êtres humains que nous pourrions avoir. Si nous avions conservé l'Amérique, il y aurait aujourd'hui des millions d'Anglais de plus.

Je soutiens que chaque acre ajoutée à notre territoire signifie la naissance future d'un plus grand nombre d'Anglais qui, autrement, n'existeraient pas. De plus, l'absorption de la plus grande partie du monde sous notre domination signifie tout simplement la fin de toutes les guerres.

Rhodes a toujours regretté la perte des colonies nord-américaines de l'Empire britannique. Il souhaitait que les États-Unis soient réunis à la Grande-Bretagne afin de créer un grand empire anglo-saxon racialement supérieur, qui régnerait sur une Pax Britannica mondiale.

« Pourquoi ne formerions-nous pas une société secrète n'ayant qu'un seul but : l'expansion de l'Empire britannique et la soumission du monde entier, non civilisé, à la domination britannique, la reconquête des États-Unis et l'unification de la race anglo-saxonne en un seul Empire ? Quel rêve ! Et pourtant, il est probable, il est possible. »

Translate »

Au lieu de cela, les États-Unis ont suivi leur propre voie pour construire un tel empire mondial anglo-saxon, mais avec les États-Unis à la tête et la Grande-Bretagne absorbée comme partenaire mineur (avec les autres Trois Yeux).

La transition de la prédominance britannique à la prédominance américaine pourrait être marquée par la crise de Suez, du 29 octobre au 7 novembre 1956, lorsque les États-Unis, puissance prééminente après la guerre, ont mis fin à l'aventure militaire franco-britannico-israélienne visant à empêcher l'Égypte de nationaliser le canal.

Cela a fait des États-Unis la principale puissance du Moyen-Orient, supplantant le colonialisme britannique et français.

Quatre mois plus tard, le 6 mars 1957, la Côte-de-l'Or devenait le premier pays africain à accéder à l'indépendance et prenait le nom de Ghana. Ce fut le début de la fin de la domination directe britannique, française, belge et portugaise sur le continent.

Le colonialisme n'a pris fin que superficiellement avec la vague d'indépendances qui a suivi dans les années 1960, 1970 et 1980 en Afrique et en Asie. Après de nombreuses guerres âpres et prolongées, dont les pires ont eu lieu en Angola (1961-1975) et au Vietnam (1945-1975), les drapeaux européens ont été abaissés et les drapeaux de nations nouvelles et fières ont flotté.

Mais la domination politique et économique européenne et américaine sur les pays du Sud se poursuit, d'abord contestée par le mouvement des non-alignés, puis par les pays BRICS menés par la Chine et la Russie – les principaux obstacles à la domination mondiale des États-Unis.

L'essor et la crise imminente de l'empire américain



Caricature politique satirique reflétant les ambitions impériales de l'Amérique suite à sa victoire rapide et totale lors de la guerre hispano-américaine de 1898. (Bibliothèque de l'Université Cornell/Wikimedia Commons)

L'empire américain a vu le jour presque immédiatement après la séparation d'avec la Grande-Bretagne que Rhodes déplorait tant.

D'abord, le massacre et la conquête des nations amérindiennes ; puis l'achat de la Louisiane à un Napoléon à court d'argent ; suivi de la conquête des territoires septentrionaux du Mexique, du Texas à la Californie ; et enfin la défaite et le déplacement de l'empire espagnol décrépit dans les Caraïbes et le Pacifique.

Les deux guerres mondiales ont étendu la présence américaine, d'abord en Europe et en Russie, puis par le biais de bases militaires réparties sur tout le globe. Tandis que Rhodes s'employait à administrer l'Afrique, à planifier une ligne de chemin de fer reliant Le Cap au Caire et à s'enrichir grâce aux diamants du continent, les États-Unis cherchent aujourd'hui à dominer le monde entier et toutes les ressources nécessaires à cette fin.

Les revers maieurs subis au Vietnam, en Irak et en Afghanistan n'ont pas

entamé la détermination de Washington et de ses partenaires économiques. L'aspiration persistante des pays du Sud à une pleine indépendance constitue la véritable menace pour la puissance américaine sans limites.

C'est dans ce contexte que Marco Rubio, secrétaire d'État et conseiller à la sécurité nationale des États-Unis, est monté à la tribune de la Conférence de Munich sur la sécurité le 14 février pour prononcer un discours digne de Rhodes, un discours qui a peut-être laissé entendre que les États-Unis étaient retournés au foyer anglo-saxon auquel ils appartenaient.

Rubio a déclaré que les Américains et les Européens de la foi « font partie d'une seule civilisation – la civilisation occidentale. Nous sommes liés les uns aux autres par les liens les plus profonds que des nations puissent partager, forgés par des siècles d'histoire commune, de culture chrétienne, d'héritage, de langue, d'ascendance et par les sacrifices que nos ancêtres ont consentis ensemble pour la civilisation commune dont nous sommes les héritiers. »

Il demande pour quoi les États-Unis et leurs alliés occidentaux se battent ?

« Les armées combattent pour un peuple ;

Rubio balaie d'un revers de main sept décennies d'anticolonialisme, arguant qu'il a entravé la grandeur américaine et occidentale. Il n'y a pas lieu d'avoir honte du passé colonial de l'Occident, marqué par l'esclavage et les abus, et l'avenir est à nouveau à portée de main.

Les grands trésors culturels de l'Europe, bâtis sur l'exploitation des colonies, « préfigurent les merveilles qui nous attendent. Mais ce n'est qu'en assumant pleinement notre héritage et en étant fiers de ce patrimoine commun que nous pourrons ensemble entreprendre de concevoir et de façonner notre avenir économique et politique. »

L'Occident doit se débarrasser de toute culpabilité résiduelle liée à son passé colonialiste et réaffirmer fièrement sa domination, comme au bon vieux temps des conquêtes et de l'expansion.

Les beaux jours de Cecil Rhodes, de la barbarie de Léopold au Congo, du

génocide allemand en Namibie, des brutalités portugaises en Angola, des atrocités espagnoles en Amérique du Sud, des crimes français en Algérie et en Indochine, et des massacres anglo-saxons en Inde, en Amérique du Nord et en Australie. Le Groenland, le Canada, le Venezuela et bientôt l'Iran sont des cibles impérialistes déclarées de l'administration Trump.

«Étendre notre territoire»



Donald Trump prête serment en tant que 47e président des États-Unis, le 20 janvier 2025. (Ike Hayman/Maison Blanche)

Dans son discours d'investiture de janvier 2025, Donald Trump l'a clairement affirmé : « L'Amérique retrouvera la place qui lui revient en tant que nation la plus grande, la plus puissante et la plus respectée de la planète, inspirant la puissance et l'admiration du monde entier. À partir de cet instant, le déclin de l'Amérique est terminé. »

Trump a déclaré :

« Il est temps pour nous d'agir à nouveau avec courage, vigueur et la vitalité de la plus grande civilisation de l'histoire. [...] Les États-Unis se

considéreront à nouveau comme une nation en croissance, qui accroît sa richesse, *étend son territoire*, construit ses villes, élève ses aspirations et porte son drapeau vers de nouveaux et magnifiques horizons. » [Emphase ajoutée.]

Les jours du déni

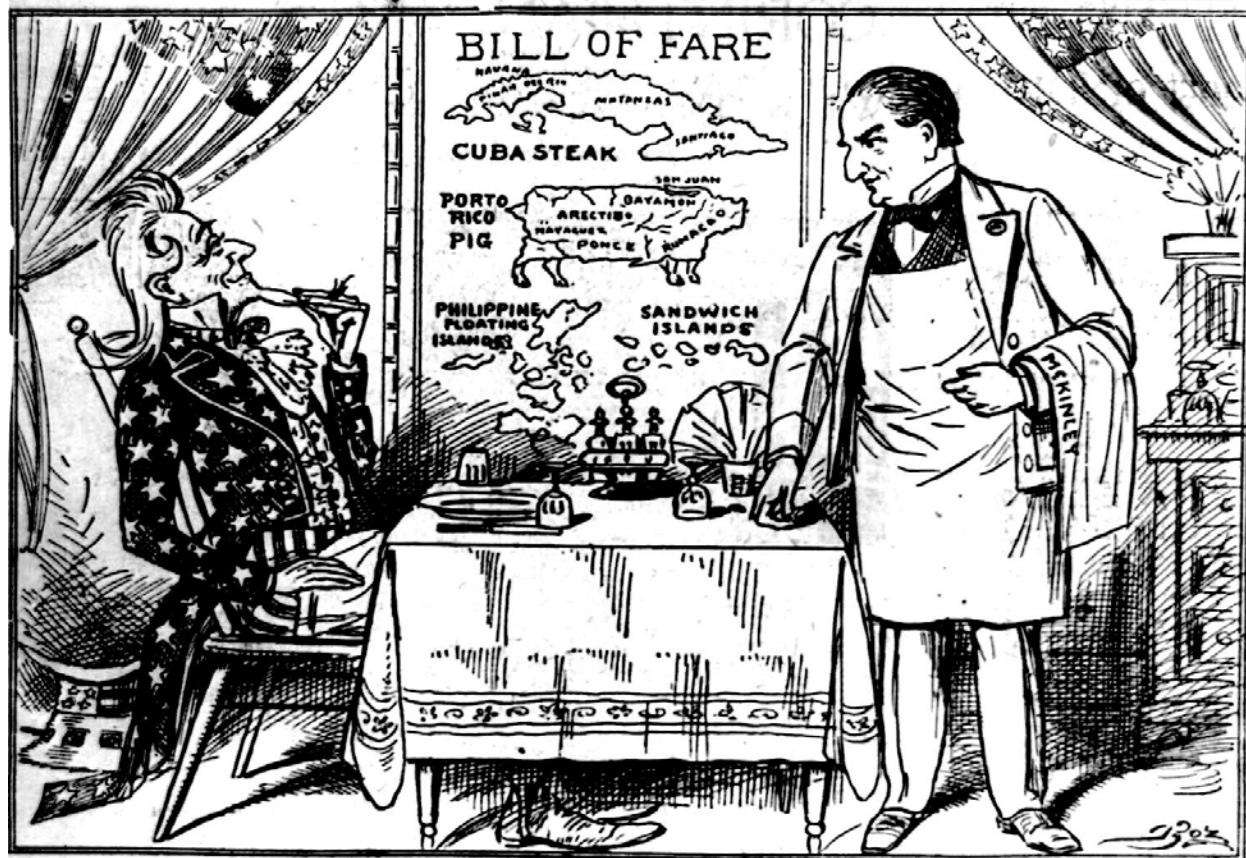
Les États-Unis ont longtemps nié être un empire. Mais c'est fini.

Avant que l'Union soviétique ne diabolise le terme « impérialisme », les empires étaient fiers de ce nom. Les Pères fondateurs des États-Unis, dans leurs écrits, désignaient le nouveau pays comme une seule et même nation. George Washington qualifiait les États-Unis d'« empire en pleine ascension », et Thomas Jefferson affirmait que l'expansion vers l'Ouest créerait un « empire de la liberté ». La Destinée manifeste devint le slogan de la conquête du continent.

Sous la présidence de William McKinley, la défaite de l'empire espagnol par les États-Unis en 1898 et la conquête des colonies d'outre-mer furent extrêmement populaires. L'empire n'était pas source de honte.

McKinley tenta de présenter l'impérialisme comme une mission civilisatrice et une « assimilation bienveillante », plutôt que comme la conquête pure et simple qu'il était, mais la Ligue anti-impérialiste le dénonça avec justesse. La défaite de William Jennings Bryan, ouvertement anti-impérialiste, lors de la réélection de McKinley en 1900, témoigna de la popularité de l'impérialisme américain.

THE GLOBE—SATURDAY, MAY 28, 1898.



WELL, I HARDLY KNOW WHICH TO TAKE FIRST!

Une caricature de l'Oncle Sam assis dans un restaurant, regardant le menu où figurent « steak de Cuba », « cochon de Porto Rico », « îles Philippines » et « îles Sandwich » (Hawaï), et disant au serveur, le président William McKinley : « Eh bien, je ne sais pas lequel choisir en premier ! » (Extrait du *Boston Globe* du 28 mai 1898 / Domaine public)

Mais la montée en puissance de l'Union soviétique et ses critiques de l'Occident qualifié d'« impérialiste » ont transformé ce mot en une malédiction que Ronald Reagan a finalement invoquée pour qualifier les Soviétiques d'« Empire du Mal », dans un cas de pure projection.

Après la guerre, les coups d'État et les invasions américaines ont étendu la domination des États-Unis sous couvert de la démocratisation, même si des démocrates ont été renversés par des dictateurs, comme en Iran et au Chili. Une brève résurgence de l'anti-impérialisme américain autour du Vietnam a été surmontée lors de la guerre du Golfe de 1991, au cours de laquelle George H.W. Bush a proclamé la fin du « syndrome vietnamien ».

Cela a ouvert la voie aux interventions américaines en Yougoslavie en 1999, en

Afghanistan en 2001 et à l'invasion majeure de l'Irak en 2003.

Malgré toutes ces preuves évidentes, la crainte avec laquelle les politiciens américains abordaient l'idée que les États-Unis étaient un empire a été illustrée par une interview radio de 2008 au cours de laquelle le sénateur John Edwards, alors candidat démocrate à la présidence, s'est vu poser une question incroyable : « L'Amérique est-elle un empire ? »

Il y eut un silence d'une dizaine de secondes avant qu'Edwards ne dise : « Oh là là, j'espère que non. »

[Voir : *Une conversation avec Gore Vidal sur le mot en E*]

Le sujet est de nouveau sur la table. Et Trump et Rubio l'affirment ouvertement.

« C'est la voie empruntée par le président Trump et les États-Unis », a déclaré Rubio à son auditoire munichois. « C'est la voie que nous vous invitons, ici en Europe, à suivre. C'est une voie que nous avons déjà parcourue ensemble et que nous espérons parcourir à nouveau ensemble. »

Faisons revivre ensemble le colonialisme occidental. Revenons à son apogée, qui s'étend de l'expansion espagnole, portugaise, néerlandaise et anglaise, en passant par la course à l'Afrique des années 1880, jusqu'aux années 1940.

« Pendant cinq siècles, avant la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'Occident n'a cessé de s'étendre : ses missionnaires, ses pèlerins, ses soldats, ses explorateurs quittaient ses rivages pour traverser les océans, coloniser de nouveaux continents, bâtir de vastes empires s'étendant à travers le monde », a déclaré fièrement Rubio.

La ruine s'abattit ensuite sur l'Occident lorsque les puissances coloniales se firent la guerre. S'ensuivirent des revendications d'autonomie, souvent impies, de la part des colonisés.

« Mais en 1945, pour la première fois depuis l'époque de Christophe Colomb, [l'expansion territoriale] se contractait. L'Europe était en ruines. La moitié vivait derrière un rideau de fer et l'autre moitié semblait sur le point de suivre. »

Les grands empires occidentaux étaient entrés dans un déclin irrémédiable, accéléré par des révolutions communistes athées et par des soulèvements anticoloniaux qui allaient transformer le monde et étendre le drapeau rouge à la faucille et au marteau sur de vastes portions de la carte dans les années à venir. »

Rubio déplorait que,

« Dans ce contexte, alors comme aujourd'hui, beaucoup en sont venus à croire que l'ère de la domination occidentale était révolue et que notre avenir était voué à n'être qu'un faible et pâle écho de notre passé. »

Mais ensemble, nos prédécesseurs ont reconnu que le déclin était un choix, et c'est un choix qu'ils ont refusé de faire. C'est ce que nous avons fait ensemble par le passé, et c'est ce que le président Trump et les États-Unis veulent refaire aujourd'hui, avec vous.

Il n'existe pas d'exemple plus flagrant de la résurgence du colonialisme que le soutien continu des États-Unis et de l'Europe au génocide colonial israélien en Palestine. Ce colonialisme, ancré dans l'avant-guerre, est imprégné de mensonges sur le droit d'Israël à se défendre, non pas contre ses sujets rebelles et anticoloniaux, mais contre les antisémites en Palestine et dans le monde entier.

Voici la doctrine Rubio proclamée : l'Occident suprématiste est de retour. L'Europe doit se joindre à l'Amérique dans sa renaissance. Ce qui n'a pas été dit, c'est la poursuite du projet ukrainien pour vaincre stratégiquement la Russie.

« C'est pourquoi nous ne voulons pas que nos alliés soient faibles, car cela nous affaiblit. Nous voulons des alliés capables de se défendre afin qu'aucun adversaire [la Russie, la Chine, les BRICS] ne soit jamais tenté de mettre à l'épreuve notre force collective », a déclaré Rubio. Et les accusations anticoloniales ne seront pas tolérées.

« C'est pourquoi nous ne voulons pas que nos alliés soient ébranlés par la culpabilité et la honte. Nous voulons des alliés fiers de leur culture et de leur héritage, qui comprennent que nous appartenons à la même grande et noble civilisation, et qui, avec nous, sont prêts et capables de la défendre. »

C'est pourquoi nous ne voulons pas que nos alliés justifient le statu quo défaillant au lieu de s'attaquer aux solutions nécessaires pour y remédier, car nous, Américains, n'avons aucun intérêt à être les gardiens polis et ordonnés du déclin orchestré de l'Occident. Nous ne cherchons pas la séparation, mais à revitaliser une vieille amitié et à faire renaître la plus grande civilisation de

Translate »

l'histoire de l'humanité.

La peur est un combat à mener sur le chemin du retour à la grandeur coloniale.

« L'alliance que nous souhaitons n'est pas paralysée par la peur – peur du changement climatique, peur de la guerre, peur des nouvelles technologies. Nous voulons une alliance qui se projette résolument vers l'avenir. Et notre seule crainte est celle de la honte de ne pas laisser à nos enfants des nations plus fières, plus fortes et plus prospères. »

Ignorez les souffrances de vos populations et surmontez votre culpabilité. Rubio a déclaré que les États-Unis souhaitent une alliance « prête à défendre notre peuple, à sauvegarder nos intérêts et à préserver la liberté d'action qui nous permet de forger notre propre destin – et non une alliance qui existe pour gérer un État-providence mondial et expier les prétendus péchés des générations passées ».

Il parle d'élites ambitieuses qui poursuivent leurs propres intérêts sans se soucier des immenses souffrances humaines qu'elles causent sur le chemin du succès.

Les élites occidentales se placent au-dessus des peuples des nations non occidentales, que Rhodes a qualifiés de « spécimens d'êtres humains les plus méprisables ». Des États-Unis et une Europe revigorés ne « maintiendront plus la fausse modestie selon laquelle notre mode de vie n'est qu'un parmi d'autres et qu'il faut demander la permission avant d'agir », a déclaré Rubio.

Pour appuyer son propos, il a déclaré :

« Ce que nous avons hérité ensemble est unique, distinctif et irremplaçable, car il constitue le fondement même du lien transatlantique. En agissant de concert de cette manière, nous ne nous contenterons pas de rétablir une politique étrangère sensée. Nous retrouverons une vision plus claire de nous-mêmes. Nous retrouverons notre place dans le monde et, ce faisant, nous contrecarrons et dissuadons les forces d'anéantissement civilisationnel qui aujourd'hui l'Amérique et l'Europe. »

Translate »

Ne laissant planer aucun doute sur ses intentions, Rubio a conclu :

« Je suis ici aujourd'hui pour affirmer clairement que l'Amérique trace la voie d'un nouveau siècle de prospérité, et qu'une fois de plus, nous voulons le faire ensemble, avec vous, nos précieux alliés et nos plus vieux amis. (Applaudissements.) »

Nous voulons le faire ensemble, avec une Europe fière de son patrimoine et de son histoire ; avec une Europe animée de cet esprit créateur de liberté qui a envoyé des navires sur des mers inexplorées et donné naissance à notre civilisation ; avec une Europe qui a les moyens de se défendre et la volonté de survivre.

Nous devrions être fiers de ce que nous avons accompli ensemble au siècle dernier, mais nous devons maintenant affronter et saisir les opportunités d'un nouveau siècle – car hier est révolu, l'avenir est inévitable et notre destin commun nous attend. Merci.

Les officiels, majoritairement européens, présents dans l'assistance, se sont levés et ont longuement applaudi. Quiconque penserait que la résurgence de la mentalité coloniale est un phénomène exclusivement américain se tromperait lourdement au vu de cette réaction.

L'esprit de Cecil Rhodes renaît. Mais le monde a bien changé. Si les dirigeants américains et européens donnent suite à la vision de Rubio, on ne peut qu'entrevoir des effusions de sang effroyables.



Rubio reçoit une ovation debout à Munich. (Département d'État américain/YouTube)

Joe Lauria est rédacteur en chef de *Consortium News* et ancien correspondant auprès des Nations Unies pour le *Wall Street Journal*, le *Boston Globe* et d'autres journaux, dont la *Gazette de Montréal*, le *Daily Mail* de Londres et le *Star* de Johannesburg. Il a été journaliste d'investigation pour le *Sunday Times* de Londres, journaliste financier pour *Bloomberg News* et a débuté sa carrière professionnelle à l'âge de 19 ans comme pigiste pour le *New York Times*. Il est l'auteur de deux ouvrages : **A Political Odyssey, coécrit avec le sénateur Mike Gravel et préfacé par Daniel Ellsberg ; et **How I Lost**, écrit par Hillary Clinton et préfacé par Julian Assange.**

Étiquettes : [Cecil Rhodes](#) [Donald Trump](#) [George Washington](#) [Joe Lauria](#) [John Edwards](#) [Marco Rubio](#)
[Conférence de Munich sur la sécurité 2026](#) [Thomas Jefferson](#) [William Jennings Bryant](#) [William McKinley](#)